FRC. J. 27112. B.
Pelham
Case
FRC
23631

27.

QUELQUES CONTES.

Par G. P***.

Ingenui mores, Musa jocosa mihi.

THE NEWBERRY LIBRARY

TABLE.

L'ENJAMBÉE, *Conte*, page 1
Le Rognon de veau, *Conte*, 13
La Tronchinade, *Conte*, 15
Le Lion et l'Ane, *Fable ou Conte, comme on voudra*, 17
Les Jeux d'Enfans, *Conte*, 17
Un grand Miracle, *Conte*, 23
La mauvaise honte, *Fait historique*, 26
Le Miracle en deux temps, *Conte*, 29
L'Huître mâle et l'Huître femelle, *Conte*, 38
Le Gauffrier, *Conte*, 40
Tour de Sorcier, *Anecdote historique*, 42

L'ENJAMBÉE,

CONTE.

Messieurs, je dirai franchement
Que mon conte est mauvais, là... mauvais tellement
Que vous ne pourrez pas ou l'entendre, ou le lire
Sans un mortel ennui, sans mille fois maudire
Le conteur qui pour vous rima si longuement.
Attention pourtant ; j'ai le droit d'y prétendre.
Saisissez ce raisonnement :
Un rimeur tel que moi, quoi qu'il puisse entreprendre,
Dans ses accès doit-il sans fruit se consumer ?
A quelque complaisance il peut au moins s'attendre.
Donc, si j'ai pris pour vous la peine de rimer,
Vous prendrez, s'il-vous-plaît, la peine de m'entendre.

Vous saurez qu'autrefois il était un garçon....
Un garçon !.... non, disons mieux, une fille ;
Fille !.... non pardieu pas ; traits fins, mine gentille,
Taille svelte, œil futé, point de barbe au menton,
Mon héros, j'en conviens, d'un aimable tendron
Avait tous ces dehors, et même à sa naissance,
Quand, lunettes au nez, l'accoucheur constata
Le sexe du poupon, il le nomma *Constance*,
Le crut fille, et nul n'en douta.
Hé bien ! ce n'était rien qu'une apparence vaine ;

Constance était garçon ; oui, garçon, croyez-m'en,
Et ce fait étonnant,
Caprice de Nature, étrange phénomène,
Foi de conteur, va s'éclaircir sans peine.
Je ne demande qu'un moment.

De ses dons la Nature avait orné *Constance*.
Allain, ainsi que tous, était dans l'assurance
Qu'il était fille. *Allain* convoite ses appas,
Sans relâche il l'obsède, il suit par-tout ses pas,
Et pour... tenez, je vois sur vos visages
Que votre esprit ne peut écarter les nuages,
Les doutes que fait naître un si singulier cas.
On distingue aisément un garçon d'une fille,
M'allez-vous dire, et l'on ne conçoit pas
Que l'accoucheur, la mère, et toute la famille
Sur ce fait aient pu s'abuser.
Il faut, je le vois bien, éclaircir le mystère,
Sans plus tarder ; je vais, messieurs, vous exposer
Le nœud, le fin mot de l'affaire.

Quand mon héros naquit, l'organe masculin,
Organe dont souvent un bizarre destin
Fait dépendre ici bas notre heur, notre misère,
Qui causa tant de maux, fit la paix, fit la guerre,
Qui perdit Troye, hé bien, chez l'enfant nouveau-né,
Dans un réduit secret l'organe confiné
N'offrit point aux regards des femmes attentives
L'embrion d'un rameau garni de ses olives ;
Ni l'arbre, ni les fruits enfin on ne voyait,
Et le plus fin s'y méprenait.

Sans être un suivant de Saint-Côme,
De ce fait je peux clairement
Vous expliquer le pourquoi, le comment;
C'est la matière d'un gros tome;
J'y penserai certainement.
Pour aujourd'hui, je reviens à *Constance*,
Au gros *Allain* qui toujours le suivait;
Or jugez bien, dans cette circonstance,
Quel embarras mon héros éprouvait.
Le pauvre enfant lui-même s'abusait;
(On s'abuse à bien moins) et fille il se croyait.
Pour *Allain* un intérêt tendre
Sollicitait son cœur; en tous lieux il voyait
Les filles succomber, les garçons entreprendre;
Tout semble à son *Allain* lui dire de se rendre;
Pour lui le préjugé vivement combattait;
Mais vivement aussi la voix de la Nature
Parle à *Constance*, et dans son cœur
Neuf encor et sans imposture,
Fait sentir son pouvoir, son ascendant vainqueur.
On le voyait toujours près de la jeune *Annette*;
Par les nœuds les plus doux il s'y sentait lié.
Près d'elle un charme heureux, une ardeur inquiète....
Ce n'était que de l'amitié,
Mais qu'elle était active, et vive, et caressante!...
De mon héros, messieurs, convenez-en,
La situation est neuve, intéressante,
D'un bon comique; un de vous sûrement
Va s'empresser d'en faire une offrande à Thalie.
Vous êtes tous grands clercs en fait de comédie.
Quant à moi, j'y renonce; on est mémoratif
Que dans ce champ d'honneur mon Pégase est *rétif*.

Ce *Rétif* (1) près de vous n'ayant pu trouver grace,
Des sentiers latéraux je dois suivre la trace.

J'ai peint de mon héros les étranges combats.
Près du village, un jour, *Constance* avec *Annette*
Folâtraient dans la plaine, et prenaient leurs ébats.
C'étaient de simples jeux, et l'amitié parfaite
Qui fesait le bonheur de ces jeunes enfans,
Autorisait entre eux ces baisers innocens,
Enfantines faveurs, ces caresses discrètes,
Telles que bien souvent se donnent les fillettes,
En présence de leurs amans.
Un accès inconnu, transport involontaire,
S'empare de *Constance*; il trouble tous ses sens.
Un feu subit l'enflamme, un nouveau jour l'éclaire,
Ses mouvemens sont vifs, désordonnés, pressans;
Il saisit son *Annette*, et dans ses bras la serre.
Elle, sans concevoir ce transport véhément,
S'effraye, fuit, et lui la poursuit ardemment.
Allain paraît dans le même moment.
Il était à la piste, il court après *Constance*,
Constance après *Annette*; on fend l'air, on s'élance,
On arpente la plaine, on surpasse le vent.

Un ruisseau vient barrer leur course impatiente,
Large, escarpé, profond; cependant près de là,
D'un pont mal assuré la rustique charpente
Offrait passage; *Annette* aussitôt y vola.

---

(1) Allusion au titre d'une comédie de l'auteur, non imprimée ni représentée, et bien lui en a pris.

Passer aussi ce pont! mon héros s'en indigne;
Un ruisseau peut-il faire obstacle à son ardeur?
Il fait une enjambée.... Oh Ciel! effort insigne!
Jamais à l'Opera, Vestris, hardi sauteur,
N'offrit un tel écart au public qui l'admire.
Mais ces chairs, ces liens qui de l'adolescent
Emprisonnaient le sexe et causaient son martire,
Cet importun tissu se brise, se déchire,
Crâque.... Constance tombe, il pousse un cri perçant;
Allain survient, *Annette* accourt épouvantée,
On s'effraye en voyant sa jupe ensanglantée;
Annette pleure. « Oh Ciel! oh Ciel! elle est blessée;
» *Constance!* chère amie!.... » En hâte on veut savoir
Et quelle est la blessure et comment y pourvoir.
Chacun des trois bientôt a changé de pensée;
Allain voit l'olivier et riant de grand cœur:
« Reçois, mon compliment de la métamorphose,
» Ami, dit-il; quelle qu'en soit la cause,
» Songes-y bien, tu dois mériter cet honneur.
» Tiens, il faut confirmer ce présent du Ciel même.
» Tu vois *Annette*; *Annette* est un friand morceau.
» Hé bien, sur cet objet qui te chérit, qui t'aime,
» Fais l'épreuve à l'instant de ton pouvoir nouveau;
» A l'instant, je le veux; ou, dans cette occurrence,
» Lorsque mes veux trompés me laissent sans espoir,
» Sur elle, moi, je prends ma récompense.
» Tu me regarderas; pour apprendre il faut voir ».
Constance ne voulait de cet apprentissage;
D'*Annette* un feu brûlant colorait le visage,
Elle sourit; ce souris il fallait
Pour enhardir; bientôt.... une raison prudente

M'arrête ici; suffit qu'*Annette* intelligente,
Avec esprit son rôle soutenait,
Notre héros fort bien se démenait,
De rire *Allain* les côtés se tenait.

La nuit vient; on est las, on retourne au village.
Après ce dénouement, vous penserez, je gage,
Que mon conte est fini; point du tout. Croyez-vous
Qu'un tel événement ne tourna pas la tête
Aux filles du pays? même la plus honnête,
Dut voir notre héros avec un œil jaloux.
Posons qu'une aventure étrange, singulière,
Offre un fait sur cela digne d'être écouté;
Pour moi, conteur succinct, n'est-ce pas la matière
D'un beau récit encor? à dire vérité,
Ce sera sur mon conte un second conte enté;
Mais, ma foi, passez-moi cette bizarrerie.
Eh! n'avez-vous pas vu plus d'une comédie,
Drame, opera, voire une tragédie,
A peine au second acte, offrir subitement
Un dénouement?
Vous jureriez que la pièce est finie.
Déjà certain murmure intimide l'acteur.
On bâille; on est tout prêt à demander l'auteur.
Mais si, pour relever son intrigue bancroche,
A quelque fil léger l'auteur adroit s'accroche,
Tout renaît; l'artifice a trompé les plus fins,
La pièce se ranime, elle marche à ses fins,
Et la foule charmée applaudit des deux mains.

De mon héros l'histoire merveilleuse

Passait de bouche en bouche, et vous ne doutez pas,
Que plus d'une incrédule, en cet étrange cas,
De s'en bien assurer, se montra curieuse.
Constant (son nom ainsi l'on masculinisa,
Et même d'un surnom quelqu'un le baptisa,
De *Constant Garçon-Fille* on parlait à la ronde)
Constant donc unissait, pour être bien traité,
Le double attrait du sexe et de la nouveauté;
Constant le mieux qu'il put contenta tout le monde.
Avec *Allain* une étroite amitié
D'un nœud plus assorti d'abord l'avait lié.
C'était son guide; on put bientôt connaître
Qu'il avait pris du goût pour le métier;
Constant ne trouvait point de cruelle, et le maître
Ne fut jamais si bien vaincu par l'écolier.

J'ai dit qu'il n'était bruit que de cette aventure.
Depuis long-tems *Ursule* avec dépit
Plaignait son sort de fille; (en ce siècle maudit,
Ce sort n'est pas heureux) souvent elle en gémit,
D'injustice envers elle accuse la Nature.
Quand cette aventure elle apprit,
En y rêvant long-tems, il lui vint dans l'esprit
De penser que pour elle une faveur pareille
Peut-être.... Eh! que sait-on? *Ursule* a dans le cœur
Les sentimens d'un homme; elle en a la vigueur;
Sait siffler, sait se battre et vuide une bouteille,
Deux, trois même au besoin, sans perdre la raison.
A la grange, à l'étable, aux champs, à la rivière,
Fait tout, suffit à tout; enfin sa voix grossière
D'un son hommasse et rude ébranle la maison.

D'un garçon en un mot *Ursule* ne diffère
Qu'en un seul point. Hélas ! c'est le point important,
C'est le *sine quâ non* ; c'est *l'arc* qu'on dit *boutant*,
C'est la clef du tout, c'est l'affaire.
La forte et grosse *Ursule* avait imaginé
Qu'elle avait d'un garçon la saillante partie
En sens inverse. *Ursule* avait mal raisonné.
Peut-être, et que sait-on ? disait notre étourdie,
Ainsi pour tout le sexe il en fut ordonné,
Fille n'est, après tout, qu'un garçon retourné.
La pauvre enfant savait fort peu d'anatomie.
Par un écart de jambe, enfin, elle croyait
Pouvoir, comme *Constant*, retourner le feuillet.

De ce projet il faut tenter l'issue :
Dans sa chambre, seulette, et sans être apperçue,
Voilà notre héroïne, ébranlant son plancher,
Qui fait des sauts ! des sauts ! qui, prompte à s'élancer,
Dix fois, vingt fois répète une épreuve nouvelle.
Inutiles efforts, illusion cruelle !
Tu fuis, pour ne laisser à ses esprits déçus
Qu'un souvenir amer des vœux qu'elle a conçus ;
Mais fille en tel chemin aisément ne s'arrête.
Ursule y pense encor, réfléchit de nouveau
A l'aventure du ruisseau,
En vient à soupçonner quelque vertu secrète
A ce ruisseau déjà fameux
Par mille récits merveilleux.
Esprits et revenans s'y trouvent à toute heure ;
Et *Constance*, certainement,
Ne dut qu'à quelqu'enchantement

Tout son bonheur ; *Ursule*, à ce doux leurre,
Se laisse prendre, et sent renaître son espoir.
Sans plus tarder, elle décide
Qu'elle s'y rendra sur le soir.
Ursule, si peureuse, aujourd'hui moins timide,
Prend son tems, et furtivement
Y va, l'oreille au guet, craignant d'être apperçue.
Elle arrive à pas lents ; mais, au même moment,
Quel objet vient frapper sa vue !
Elle apperçoit *Colette* en action ;
Colette, lasse aussi de sa condition,
Du magique ruisseau veut risquer l'aventure.
Déjà, du succès presque sûre,
Pour son troisième élan elle se préparait.
« *Colette*, que fais-tu ? — Rien. — Encor ? — Rien, te
» dis-je.
» — Quoi ! rien ? je t'ai vue ; il paraît
» Que tu voulais sauter ce ruisseau. Qui t'oblige
» A cet effort, quand ce pont ici près... »
Colette s'échappait honteuse et confondue ;
L'autre, plus allurée : « Arrête, écoute-moi ;
» Tiens, parlons franchement, ma chère ; ainsi que toi,
» Pour cesser d'être fille ici je suis venue.
» Hé bien, sautons ensemble, et convenons ici,
» Si pour une des deux l'épreuve a réussi,
» Que sur l'autre, à l'instant, une épreuve nouvelle
» Confirmera du sort cette faveur si belle.
» Chacune ainsi, vois-tu, ne peut s'en retourner
» Sans étrenner.
» — C'est bien dit. Touche-là, dit *Colette* enhardie ».
Et vous jugez, sans que je vous le die,
Des grands efforts, des écarts violens

De nos amazones nouvelles.
« Y viens-tu ? — Non, *Colette*. Et toi ? — Quelques
» momens
» Encor, et j'y serai. — Ce sont douleurs cruelles,
» Mais j'espère. — Courage. — Ah ! m'y voilà ! je sens...
» Mais non. Toujours de même, et mes vœux impuis-
» sans.... »
Pour corriger les deux femelles,
A la Nature, à leur sexe infidelles,
Besoin était d'une bonne leçon.
Quand *Allain* et *Constant* qui, derrière un buisson,
En riant aux éclats voyaient leurs enjambées,
Se montrent ; *Constant* dit : « Mes belles, il est tems
» Que d'une erreur, enfin, vous soyez détrompées.
» Vous nous devrez ce service important.
» Ne tirez argument de ma métamorphose.
» Fille ne peut jamais un garçon devenir.
» Mais ce n'est tout de dire ; il faut prouver la chose.
» Prouvons ». Que répliquer ? que faire ? aucune n'ose
Même parler ; peut-elle en garde se tenir ?
Par son côté coupable elle se sent punir.
Ainsi donc, pour la preuve un chacun se dispose.
Appuyé sur des faits, chaque argument s'expose...
Bras dessus, bras dessous on les vit revenir.

Messieurs, cahin-caha, si j'ai pu vous conduire
Jusqu'au bout, méditez ce conte original.
Ce n'est pas tout de plaire, il faut encore instruire.
Oh ! tenez, c'est mon fort ; je veux un but moral.
Or donc, vous connaîtrez, méditant cette histoire,
Qu'il faut, sans vaine ambition,
Rester dans sa condition ;

S'y renfermer, ne pas s'en faire accroire.
D'abord et d'un ; l'objet mérite attention.
Secundò, vous direz : Femme ou fille sensée,
Fille sur-tout, reste dans sa maison,
Et sagement, pour plus d'une raison,
Doit éviter toute grande enjambée.

Passage de Montaigne, qui a donné l'idée de ce conte.

Liv. Ier. chap. 20. *De la force de l'imagination.*

« Passant à Vitry-le-François, je peus veoir un homme que l'évesque de Soissons avait nommé *Germain* en confirmation, lequel tous les habitans de là ont cogneu et veu fille, jusques à l'aage de vingt-deux ans nommée *Marie*. Il estait à cette heure là fort barbu et vieil et point marié. Faisant, dit-il, quelque effort en saultant, ses membres virils se produisirent. Et est encor en usage entre les filles de là une chanson par laquelle elles s'entreadvertissent de ne faire point de grandes enjambées, de peur de devenir garçon comme *Marie-Germain* ».

Montaigne ajoute cette judicieuse pensée, qu'un des amis de l'auteur lui a reproché de n'avoir pas insérée dans le conte, où elle était en effet de nature à trouver place.

» Ce n'est pas tant de merveille que cette sorte d'accident se rencontre fréquent. Car si l'imagination peut en telle chose, elle est si continuellement et si vigoureusement attachée à ce subject, que pour n'avoir si souvent à recheoir en mesme pensée et aspreté de desir, elle a meilleur compte d'incorporer une fois pour toutes cette virile partie aux filles ».

Mais voici une anecdote non moins plaisante, et qui se rapporte merveilleusement à ce sujet : elle est tirée d'un *Recueil de Lettres de madame de Bavière, veuve de Monsieur, frère de Louis XIV*, imprimé en deux vol.

chez Maradan, en 1788. — Voici ce que cette femme dit d'elle-même, tome II, page 8.

« 18 *aoust* 1716. — Dans ma première jeunesse, j'ai beaucoup mieux aimé m'amuser avec des armes, telles que des fusils, des épées, des pistolets, qu'avec des chiffons et des poupées. Je ne desirais rien tant que de pouvoir être garçon, et ce desir a failli me coûter la vie ; car ayant entendu conter qne *Marie-Germain* était devenu garçon à force de sauter, je me mis à sauter d'une telle façon, que c'est un vrai miracle que je ne me sois pas cassé la tête cent fois pour une ».

LE ROGNON DE VEAU,

CONTE.

Guillot, un jour, régalait son curé;
Et le curé lorgnait la ménagère.
Le malin prêtre et la fine commère,
D'accord tous deux, auraient bien desiré
Le voir dormir. On lui verse à plein verre;
Guillot boit, mange, et toujours plus dispos,
Plus éveillé, s'égaie en ses propos,
Vante sa force, et même les défie.
« Je suis plus fort que toi, je le parie,
» Lui dit le prêtre: et pour preuve, à l'instant,
» Dans mes deux bras, sans fléchir, je m'en vante;
» Je porterai ta femme et ta servante,
» Toi par-dessus; en peux-tu faire autant?
» Ah! par ma foi, c'est trop s'en faire accroire,
» Dit le mari; l'effort serait nouveau ».
Lors, le curé: « Tu ne veux pas me croire,
» Guillot? Eh bien, gage... un rognon de veau;
» C'est ton régal, et foi d'homme d'église,
» Si j'ai perdu, je le paye demain ».
C'est marché fait; on se lève: soudain,
Pour réussir dans sa rare entreprise,
Notre curé fait coucher le villain
Nez contre terre, et sur lui la servante

Tout de son long s'étend pareillement.
Sur celle-ci la femme intelligente
Se couche aussi, mais se couche autrement ;
Et vîte et tôt, festoyant son ouaille,
Le bon pasteur, au comble du desir,
Sait se frayer la route du plaisir.
Sur ses efforts Guillot long-tems le raille.
« — Non, monsieur, non, vous n'y parviendrez pas.
« — J'y suis, Guillot, garde bien ta posture ».
Quand le saint homme, en cet étrange cas,
Jusques au bout eut poussé l'aventure,
Il se relève, affecte un air grognon ;
« Vous renoncez, dit l'épouse gourmande ;
» Mais, de vous deux, qui paiera le rognon ? »
Guillot de rire : « Ah ! oui, le tour est bon ;
» Eh ! n'ai-je pas gagné ? Belle demande ! »

LA TRONCHINADE,

OU

LA PILLULE A M. TRONCHIN,

CONTE.

Un conte ?... s'il ne faut qu'un conte pour vous plaire,
Mesdames, apprenez comment un médecin,
Pressé par un mari, sut se tirer d'affaire.
Son nom même est célèbre ; on dit que c'est *Tronchin*.
On le dit ; que m'importe ? Il rime à *médecin*,
Pour figurer ici j'aime autant lui qu'un autre.
Passons. D'un vieux mari, *Tronchin*, le bon apôtre,
Voyait languir la jeune et piquante moitié.
L'époux débile, à qui le sort l'avait lié,
Du discret Esculape implore l'assistance.
« Je ne puis plus long-tems celer mon impuissance,
» Dit-il, puis-je en guérir ? = Guérir? assurément ;
» Et je réponds de vous, tant ma recette est sûre.
» De ces bols faits exprès avalez seulement
» Un par jour, et dans peu, vous pourrez, je vous jure,
» Cueillir les fleurs d'hymen en attendant les fruits.
» Mais qu'une ardeur trop vive, enflammant vos esprits,
» N'aille pas provoquer et forcer la Nature.
» Elle seule, en son tems, excitant le desir,
» Saura bien indiquer le moment du plaisir ».
Notre époux promet tout. Le docteur, plein de zèle,

465

Pour mieux de sa recette assurer le succès,
Va voir l'épouse aussi. Dès long-tems avec elle
Il n'osait hasarder de dangereux essais.
Sûr alors de son fait, il opèra sans crainte.

A quelque tems de là, le vieillard consterné
Va chez lui; sur son front la colère était peinte.
» Je suis trahi, docteur. La perfide est enceinte,
» Et pourtant sa douleur, soit réelle, soit feinte,
» M'abuse encor, et tient mon courroux enchaîné.
» A suivre vos avis servilement borné,
» J'ai, sans la provoquer, attendu la Nature,
» Elle n'a point parlé, docteur; ah! qu'en conclure? »
Tronchin sourit. « Mon cher, ne vous alarmez pas,
» Et sans trouble goûtez le bonheur d'être père.
» Mon remède n'est pas un remède ordinaire,
» Il opère la nuit, quand on dort. En ce cas,
» On est, tranchons le mot, on est f.... tinambule.
» Ne soyez pas surpris de cette nouveauté;
» Cet effet singulier d'une simple pillule
» Comme un bienfait de l'art un jour sera vanté.
» Je le démontrerai bientôt dans un ouvrage
» Que je compose *ad hoc*. Dès la première page
» du f.... tinambulisme il y sera traité.
» — Docteur, j'ai mis en vous toute ma confiance;
» Mais enfin vous sentez, docteur, en conscience,
» Qu'il faudrait, pour juger du prix de ce bienfait,
» Tout autrement qu'en songe en ressentir l'effet.
» — Monsieur, à tort ici vous feriez l'incrédule;
» Avant vous j'ai déjà traité bien des maris;
» Tous radicalement ils se sont crus guéris;
» Tous ont, sans raisonner, avalé la pillule ».

LE LION ET L'ANE.

FABLE OU CONTE,

COMME ON VOUDRA.

L'Ane avec le Lion un jour fesait voyage ;
Par un fleuve ils sont arrêtés.
Assez mauvais nageurs, tous deux sur le rivage
Long-tems sont indécis, muets, déconcertés.
Enfin maître Lion dit à l'Ane : « Mon frère,
» J'avise un moyen sûr ; pour passer sans danger,
» Un grand effort est nécessaire ;
» Mais en frère avec toi je le veux partager.
» Pour me passer d'abord prends-moi sur ta croupière ;
» Au retour, moi, je te prendrai,
» Foi de Lion, de la même manière ;
» A mon tour je te passerai ».
Le pauvre Ane n'avait garde de contredire
Ce fraternel avis d'un si fier compagnon.
Il se soumet à tout ; il nage ; mais le pire,
C'est que se cramponant tant qu'il peut, le Lion
» Avec ses griffes le déchire.
» — Seigneur, vous m'écorchez ; Seigneur, épargnez-
» moi.
» — Prends patience, ami : conserver l'équilibre
» N'est pas facile ; il faut que je m'accroche à toi ».
Ils ont passé pourtant. L'Ane enfin se voit libre,
Heureux d'en être encor quitte à si bon marché.

Le Lion, au retour, lié par sa promesse,
Se courbe ; le grison fièrement se redresse,
Sur son dos le voilà juché.
Tous deux ils sont à l'eau, quand le Lion s'écrie :
» Que diable fais-tu là ? Fi donc ! quelle manie !
» Maudit baudet ! finis donc. Quoi ! tu veux...
» — Ma foi, Seigneur, je suis fâché de l'aventure ;
» Mais chacun sa manière ; et puisque la Nature
» De griffes m'a privé, je m'accroche où je peux ».

LES JEUX D'ENFANS.

CONTE.

Qu'amour est donc chose jolie !
Le doux plaisir que celui-là !
Vive ardeur, aimable folie,
Seul bien, vrai bonheur de la vie !
On le cherche au loin.... Il est-là.
A ce Dieu rendons tous hommage,
Tous nous partageons ses bienfaits ;
Amour, les heureux que tu fais
Sont de tout état, de tout âge.
Tout âge !.... Ici, certain lecteur,
Prompt à chicaner un conteur,
Va m'arrêter : que la jeunesse,
Boive à longs traits ce doux poison ;
Qu'un fou de l'arrière saison,
Sourd à la voix de la raison,
Brûle encor malgré la vieillesse,
On sait cela ; mais convenez
Qu'il est un âge d'innocence,
Un âge heureux.... Oui, oui, l'enfance,
N'est-ce pas ? Hé bien, apprenez
Ce trait qu'en témoin véridique
Hardiment je peux attester.

Allain jouait avec *Monique*,

Enfans tous deux à fouetter.
Tous deux je les voyais sauter,
Batifoller sur l'herbe tendre.
Ils s'assirent. Caché près d'eux,
J'étais présent à tous leurs jeux,
Je pouvais tout voir, tout entendre.
Monique à peine avait dix ans,
Allain quelque peu davantage.
Le tête-à-tête a pour cet âge
Déjà son prix. Nos deux enfans
D'abord assis s'entrelacèrent;
De leurs petits bras ils se serrent.
Bientôt on s'anime, on se dit:
Mon chou, ma bonne, mon petit;
D'autres doux noms qu'Amour inspire,
Vingt fois par eux sont répétés,
Et dans cet enfantin délire,
D'un secret desir tourmentés,
L'on se trémousse, l'on s'agite;
On voudrait parler, on hésite.
Allain tient ses yeux arrêtés
Sur deux globes que la petite
Fait aller, venir tour-à-tour,
Globes naissans, faits pour l'amour,
Qui, pétris par ce Dieu lui-même,
Pour lui seul croissent chaque jour.
Du marmot l'ardeur est extrême,
Il n'est plus maître de ses sens.
Ses mouvemens vifs et pressans
Font détacher la colerette
Qui voilait tout, et la poulette
Se prête à ces jeux innocens.

On s'enhardit en voyant faire ;
Non moins curieuse qu'*Allain*,
Monique d'une main légère
Ouvre la veste du blondin,
Et plonge, plonge. Elle s'étonne ;
« Tu n'es donc pas fait comme moi,
» Dit-elle. — Hé, vraiment non, ma bonne,
» D'aujourd'hui je m'en apperçoi.
» Tiens, plonge encor. — Jesus-Marie!
» Mon cher *Allain*, qu'as-tu donc là ?
» De le voir j'aurais grande envie;
» Montre-le moi donc. — Le voilà ».
De son côté, notre innocente
Lui découvre tout sans façon.
Pour eux dans cette occasion
Tout est nouveauté, tout enchante
Et la fillette et le garçon.
A dix ans se voir à Cythère
Porté sur l'aîle des amours !
Trop heureux *Allain* ! La bergère
Tressaillit quand ta main légère
Va parcourant ville et faubourgs.
Terminons et disons qu'en somme
Jugeant d'après l'inspection,
L'étourdi, sans trop savoir comme,
Veut risquer.... l'intromission.
« Non, *Allain*, non, dit la petite,
» Finis ». Il insiste, elle hésite,
Et d'elle le tient écarté.
Mais cet effort ne dura guère ;
L'instinct, la curiosité,
Que sais je ? l'attrait du mystère,

Le piquant de la nouveauté,
Tout la décide à laisser faire.
Cependant, par précaution,
Monique avisée et prudente
Impose une condition.
De sa main peu sûre et tremblante,
Sur certain doigt encor mignon
Que présente le compagnon,
A-peu-près au tiers, l'innocente
Légèrement trace au charbon
Un cercle noir. — « Tiens, lui dit-elle,
» Jusques-là ; même à chaque instant
» Arrête, et n'avance qu'autant
» Que je dirai : *vas*. — Oui, ma belle,
» Si peu, si peu que tu voudras.
» — Aye! aye! assez. — Je t'ai blessée?
» — Tu m'as fait bien mal. Oh Dieu!.... Vas ».
De nouveau *Monique* est pressée ;
Nouveau cri, nouvel embarras.
« Irai-je? — Vas. (Notre petite
» Au jeu par degrés a pris goût),
» Encor un peu, mais pas si vîte.
» Vas... vas donc ». *Allain* dit : « C'est tout ».

C'EST TOUT.

QUELQUES AUTRES CONTES,

Qui ont un peu moins besoin d'être justifiés par l'Épigraphe.

UN GRAND MIRACLE,

OU L'AVEU PAR FRAYEUR.

CONTE.

Or, écoutez ce qu'en certain pays
Advint un jour, dont furent ébahis
Nombre de gens qui n'en voulaient rien croire ;
Mais vous, à qui je vais conter l'histoire,
Sur ma parole y croirez sûrement.
Lucas mourut. Dieu veuille avoir son ame.
Pauvre cher homme ! il chérissait sa femme,
Et la battait toujours modérément.
Jean son voisin était son ami tendre,
Qui bien souvent lui prêta de l'argent;
Lucas toujours oublia de le rendre.
Pauvre cher homme ! Il était obligeant,
Sur-tout modeste, il fesait à la ronde,
A tout venant, des salutations

Qu'au premier cuistre, et devant tout le monde,
Il aurait fait en génuflexions,
S'il eût payé seulement de quoi boire.
Pauvre Lucas! Je reprends son histoire.
A peine morts, nous sommes enterrés,
Et vîte et tôt fermés dans une bière;
Mais au pays de Lucas, vous saurez
Qu'on trousse un mort de toute autre manière.
Sur la poitrine et l'une et l'autre main
Jointes lui sont, comme un homme en prière.
On voit du mort la face toute entière;
Puis un chacun, parent, ami, voisin,
Pendant un jour, vient, pour faveur dernière,
Lui chuchotter quelques mots de latin.
Pour se soumettre à semblable pratique,
Tout mort qu'il est, Lucas se fait prier.
De ses deux bras la roideur élastique
Résiste en vain, on les lui fait plier,
Et pour toujours les tenir en posture,
Simple cordon leur sert de ligature.
L'y voilà donc. Sa veuve est d'un côté,
Auprès du corps, qui pleure et se lamente;
Jean est de l'autre, et leur douleur touchante
Annonce un mort vivement regretté.
Quand tout-à-coup le cordon qui se casse
Des bras contraints détendant le ressort,
Nos deux pleureurs reçoivent sur la face,
Paff, un soufflet si bien tapé, si fort,
Que tous les deux tombent à la renverse.
Ciel! un miracle. On crie, on se disperse.
Qu'annonce ici ce grand événement?
Il ressuscite, il vit; certainement

Ce soufflet-là n'est pas d'une main morte.
Lorsque chacun raisonnait de la sorte,
Jean et la veuve, éperdus, consternés,
Et qui sentaient remords de conscience,
Du revenant pensant être en présence,
Confessaient tout. Dans le crime entraînés,
Tous deux au mort ont fait certaine offense...
Pardon, Lucas... Vous-mêmes, pardonnez,
Vous, mes amis, que ce récit amuse;
Plus d'un Lucas pourrait être tenté
De souffleter ma trop folâtre Muse;
Aucun de vous l'a-t-il moins mérité?

LA MAUVAISE HONTE.

Fait historique.

Vous connaissez *Bouvard*, cet ami tendre,
Rare trésor que le ciel m'a donné.
Par un saint nœud je lui suis enchaîné ;
Son cœur, le mien n'ont cessé de s'entendre.
Vous savez tous qu'aux portes du trépas
Conduit bientôt par un revers funeste,
Il était près d'expirer dans nos bras.
En vain, pour lui, de la faveur céleste
Nos pleurs, nos cris imploraient le secours ;
Son mal cruel empirait tous les jours.

J'étais forcé de me mettre en voyage ;
Il le savait ; il me fait appeler.
J'y cours, les pleurs inondaient mon visage ;
Bouvard voulait en secret me parler.
» Mon cher *Blanchet*, me dit cet homme rare,
» Pour moi, pour toi, quoi que le ciel prépare,
» Je te connais, je te sais négligent,
» Dans l'avenir portant peu ta pensée,
» Trop studieux pour gagner de l'argent.
» A ton bonheur mon ame intéressée
» M'y fait songer, et le cas est urgent ;

» Ecoute-moi. Ma volonté dernière
» Dans cet écrit, quand je ne serai plus,
» A réservé pour toi dix mille écus.
» Rassure-toi, *Blanchet*; la somme entière,
» Après ta mort, retourne à mes enfans.
» Tu sais pour toi quels sont leurs sentimens;
» Ton amitié comme à moi leur est chère;
» A mes enfans tu serviras de père...
» Embrasse-moi ». J'étais surpris, confus;
Aurais-je osé le payer d'un refus?
» *Bouvard*... » Ma voix sur mes lèvres expire.
Il sonne alors. On vient, je me retire,
En étouffant des sanglots superflus;
Je le quittais pour ne le revoir plus.

Mais quel bonheur! j'apprends dans mon voyage
Que d'un long mal trompant l'affreuse rage,
Le ciel propice a retardé le jour,
Le jour fatal. Je presse mon retour.
Ah! qu'il tardait à mon impatience
De le revoir, mon ami dès l'enfance,
Mon cher *Bouvard*, de voler dans ses bras!
Bouvard me voit... montre de l'embarras.
Ce cher ami, qu'après huit mois d'absence,
Pour embrasser j'étais vîte accouru,
N'était-il pas confus en ma présence,
Et tout honteux d'en être revenu (1).

---

(1) Ce fait est rapporté dans une notice biographique sur l'abbé *Blanchet*, imprimée à la tête d'un recueil

d'*Apologues et Contes orientaux*, publiés en 1785, après la mort de ce respectable écrivain.

Il s'est peint lui-même dans ces vers, mis au bas de son portrait :

Puis-je espérer de vivre au temple de mémoire?
Mais qu'importe après tout? dans le siècle où je vis,
Je fais, graces au ciel, tout le bien que je puis,
Le vrai bien, peu connu, peu vanté dans l'histoire;
Je remplis mes devoirs, je règle mes desirs;
J'aime la gloire, enfin, plus que les vains plaisirs,
Et la vertu plus que la gloire.

LE MIRACLE EN DEUX TEMS.

CONTE.

Ah ! finissez ; vous vous gaussez de nous,
Monsieur *Parny*. Quoi donc? vous flattez-vous,
Dans ce récit d'un miracle incroyable,
D'en imposer à notre bonne-foi (1)?
Je vous excuse, et chez vous, je le croi,
L'intention fut chrétienne et louable.
Par un miracle formidable,
Je conçois bien qu'il faudrait effrayer
Ces mécréans qui de la cité sainte,
Sans en frémir, ont profané l'enceinte,
L'ont osé démolir, et sur-tout la payer.
Mais, mon cher frère, il faut avec prudence
User de ce moyen d'émouvoir les esprits.
Quoique toujours un peu du merveilleux épris,
Le commun des croyans, moins facile à séduire,
Demande plus d'efforts, plus d'art pour le conduire;
Tout est changé, mon frère, et très-bien le savez.

(1) Voyez le conte de *Parny*, intitulé : *un Miracle*, dans la dernière édition de ses œuvres, tome II, page 185.

Or avouez que ces grands saints de pierre,
Ces grands débris, ces murs disjoints et soulevés,
Tous ces saints, rassemblant à la voix de Saint-Pierre
Leurs pieds, leurs bras, leurs nez épars et conservés,
Ceci passe un peu trop les bornes du possible;
La plus robuste foi, l'ame la plus flexible,
N'y verra rien qu'un piège à sa crédulité :
Et dussé-je être ici taxé d'impiété,
De mon frère égaré je respecte le zèle,
Mais je maintiens son récit peu fidèle,
Et le miracle faux, de toute fausseté.
Des esprits exaltés redoutons le prestige :
Qu'aisément sur leurs pas on se peut égarer !
Je veux vous en convaincre ; et sans plus différer,
Mon frère, oyez un fait, un fait, un fait, vous dis-je,
Oui, frère, et des plus vrais ; et s'il tient du prodige,
Il a tant d'évidence et de moralité,
Qu'en contester la vérité,
En bon chrétien ne le pourriez sans crime.
Comme vous, même ardeur, même zèle m'anime.
De plus, j'ai des témoins; donc, par eux attesté,
Ce fait que, bien ou mal, à rimer je m'escrime,
Ne laisse plus d'excuse à l'incrédulité.

Dans un canton de la Basse-Bretagne,
Vous savez bien que *Saint-Dunstan*, un jour,
D'Irlande exprès parti sur sa montagne,
Vint aborder et fixer son séjour.
Par ce grand saint la montagne bénie
Fait à *Dunstan* révérence polie,
Trois fois s'incline, et s'éloigne soudain,
S'en retournant par le même chemin.

Vous n'en doutez ; le fait est si notoire ;
Il n'est besoin de vous le constater.
Mais, au surplus, on pourrait vous citer
De l'*Ingénu* l'édifiante histoire.
Père *Arouet* au long l'a rapporté.
Père *Arouet* est une autorité,
Frère, qui compte, et, si je ne m'abuse,
Un vrai chrétien jamais ne la récuse.

. . . . . .

. . . . . .

Bref, de son grand et merveilleux voyage
Dunstan voulant aux siècles à venir
Faire passer l'éclatant souvenir,
Au même lieu fonda, suivant l'usage,
Un prieuré, monument révéré,
A *Dunstan* même aujourd'hui consacré,
Avec raison nommé *de la Montagne*,
Et bien connu dans la basse-Bretagne.

Dans ce moutier, ce saint et digne lieu,
Moines étaient, vrais serviteurs de Dieu.
Du Tout-puissant une faveur secrète
Sembla toujours protéger leur retraite,
Et des assauts de l'esprit suborneur
Y garantir leur esprit et leur cœur.
Tous du devoir suivaient la loi sévère.
Mais, dans leur nombre, un novice ignoré,
Plus vertueux encor et plus austère,
De ses devoirs saintement pénétré,
D'aimer son Dieu se fesait une étude ;
Exempt de soins, libre d'inquiétude,
Qui pourrait dire avec quelle ferveur,

Du ciel sans cesse implorant la faveur ;
Jeûne, prière, entier oubli du monde,
Haire, cilice et flagellations,
Et longue extase, et méditations,
Rien n'oubliait. Sa piété profonde
Par mille efforts chasse l'esprit immonde ;
Le jour, la nuit, il ne néglige rien
Pour affaiblir et briser le lien
D'un corps souillé qui l'attache à la vie.
Ah! cette terre, empire du Démon,
Aux passions, au crime est asservie,
De Dieu maudite. Aussi plus n'y voit-on
Ces vrais élus, ces saints anachorètes,
Qui, devant Dieu toujours en oraison,
Et détournant ses foudres toutes prêtes,
De nos péchés obtenaient le pardon.

Dieu, seul témoin d'une vertu si pure,
Ne permit pas qu'une retraite obscure
La dérobât plus long-tems aux mortels.
Le jeune frère, au pied des saints autels,
Reçut le don de faire des miracles.
Sa voix timide, organe des destins,
Prit de la force ; il dicta des oracles.
(De Dieu sur lui respectons les desseins.)
Dieu lui soumit la Nature elle-même ;
Il put confondre, effrayer les humains,
Et du Très-haut la puissance suprême
Fut confiée à ses débiles mains.

Ainsi doué d'une faveur insigne,
Le jeune frère (*Adam* était son nom),

Fesant le bien, voulut s'en montrer digne,
Et d'un grand saint mériter le renom.
Qu'un fils en pleurs vînt lui montrer son père,
Au lit de mort; qu'un pauvre laboureur,
Qui vit son toît brûlé par le tonnerre,
A ses genoux exhalât sa douleur,
Adam pour eux levait sa main puissante.
Au jeune *Adam* la mort obéissante
Lâche sa proie, et le toît réparé
Fait preuve à tous de son pouvoir sacré.

Pas n'est besoin, je pense, de vous dire
Comme le bruit s'en répandit bientôt,
Et le concours, l'engouement, le délire
D'un peuple avide, inquiet et dévot,
Que, du plus loin, le nouveau saint attire.
Humanité, quel est donc ton malheur!
L'apprendrez-vous sans pleurer de douleur?
Hé bien, ce choix, cette insigne faveur,
Cet heureux don de la bonté divine
Perdit *Adam* et causa sa ruine.
Le tentateur qui sur lui tant de fois
Vint épuiser les traits de sa malice,
Lui réservait ce dernier artifice.
D'abord chacun d'une commune voix,
D'*Adam* au Ciel élevait la sagesse;
Premier écueil. Ces éloges pompeux
Flattaient son cœur, chatouillaient sa faiblesse;
Puis à l'envi se montrant généreux,
Bourgeois, manans prodiguaient leurs largesses,
Dans sa cellule entassaient les richesses....
Fut-il jamais assaut plus dangereux?

Adam succombe et voilà qu'il abuse
Des dons sacrés dont le ciel le combla.
Chacun de lui voulait ceci, cela;
A leurs desirs *Adam* rien ne refuse.
Présens pour lui viennent de tous côtés,
Ses volontés ne trouvaient point d'obstacles;
Voilà mon saint prodigue de miracles,
Il les hache menu comme chair à pâtés (1).
Si les cerceaux d'une vieille futaille,
A *Pierre*, à *Paul*, laissaient le vin couler,
Si de leurs bas s'échappait une maille,
Pas ne fallait ouvriers appeler.
Adam parlait et le tricot docile
Se resserrant, maille se ravaudait;
Sans tonnelier, sans fatigue inutile,
A cerceau vieux cerceau neuf succédait.

Un mal toujours nous conduit dans un pire.
Les passions du sublunaire empire
Du cœur d'*Adam* prirent possession,
Quand, déserteur de la sainte Sion,
Séduit, hélas! par l'éclat d'un vain monde,
Il eut quitté sa retraite profonde.
Gardez-vous d'être ici trop exigeant.
De ses erreurs je voudrais, et pour cause,
Vous épargner le récit affligeant;
Sur ce chapitre à son gré chacun glose.
Même un auteur digne d'être cité,
Dit qu'*Adam* eut des momens de gaîté;

---

(1) Vers du *Menteur* de *P. Corneille*.

Qu'en son chemin trouvant femmes et filles,
Le jeune saint très-plaisamment usait
De son pouvoir, sans pitié désolait
Fraîches nonnains et pucelles gentilles
Dont l'innocence éprouver il voulait....
Mais qu'ai-je dit? frère, je scandalise;
Ces vains récits peuvent blesser l'église,
Et dans son sein porter l'affliction.
Pardonnez, frère, à mon intention:
D'*Adam* plutôt défendons la mémoire.
Ses ennemis ont pu ternir sa gloire
Par des récits outrés, calomnieux;
S'il succomba, s'il fut pêcheur comme eux,
Par ses remords, son repentir sincère,
D'une jeunesse imprudente et légère
Il expia le long égarement.

Déjà j'en vois approcher le moment.
Il fallut bien à la fin mettre un terme
A cet abus devenu sérieux.
Lors le prieur, homme religieux,
Mande le frère, et du ton le plus ferme,
Il lui prescrit de cesser à l'instant,
De renoncer au pouvoir éclatant
Qu'il exerçait sur toute la Nature.
Contre son chef, ce coup d'autorité
Autre qu'*Adam* se serait révolté;
Mais ce jeune homme avait de la droiture,
Des sentimens, de la religion;
Et puis, fesant toute réflexion,
Aucunement ne regrettait peut-être
L'étrange don qu'il se voyait ravir,

Et fatigué d'être à tel point le maître,
Plus raisonnable, aspirait à servir.

Interrogeant son cœur, sa conscience,
Adam connut (fatale expérience,
Toi seule donc tu peux nous corriger!)
Dans quel abîme il allait se plonger.
Ciel! quels regrets! que d'ardentes prières!
Quels longs soupirs! que de coups d'étrivières!
Point ne les compte; Eh! qui pourrait compter
Ceux qu'en un jour il ose se porter?
Il s'égratigne; à grands flots le sang coule;
Dix fois, cent fois dans la poudre il se roule.
Exemple auguste! ô pêcheurs, approchez;
Voyez ce saint, ce martyr volontaire,
Et pénitence empressez-vous de faire.
L'enfer, l'enfer est-là; vous y touchez.

Dix mois entiers, le jeune solitaire
Persévéra dans cette vie austère,
Tant qu'à la fin demi-mort, épuisé,
Il fut bien sûr que le diable abusé
L'avait laissé *dépouiller le vieil homme*.
Ainsi changé, je laisse à penser comme
Des vanités *Adam* désabusé,
Et retenu par un ordre sevère,
A s'y soustraire était peu disposé.
Dieu qui goûtait son repentir sincère
Pourtant encor le voulut éprouver.
Qu'un juste même à peine à se sauver!
Dans sa cellule il était en prière;
Par la fenêtre, ô supplice! ô douleur!

Il voit un jour un malheureux couvreur
Prêt à tomber, debout sur la gouttière
D'une maison voisine du couvent,
Et qui luttait contre l'effort du vent.
Il tombe.... Ah Dieu ! que faire ! quel moment !
Il tombe.... *Adam* peut lui sauver la vie.
De *miracler* il avait une envie !....
Mais le prieur.... ses ordres rigoureux....
Au jeune *Adam*, comme un éclair rapide,
Un penser vient, l'enflamme et le décide.
Il tend les bras, prononce un mot ou deux,
Deux mots sans plus. *Reste-là*. L'homme reste
En l'air. — En l'air ? — En l'air, je vous l'atteste,
De mon récit ne me détournez point.
Sans perdre tems, *Adam* de point en point,
A son prieur vole conter l'affaire.
« C'est fort mal fait, dit le moine en colère,
» Je ne vois là qu'un piège du démon ».
A frère *Adam* il fait un long sermon,
Fort aigrement même le réprimande,
Très-mal enfin accueille sa demande ;
Pourtant après, fesant réflexion,
Il accorda cette permission.
« Votre demande à mon ordre est contraire,
» Mais épargnons les discours superflus ;
» Si le miracle est en train, allez, frère,
» Le consommer ; mais n'y retournez plus ».

L'HUITRE MALE
ET
L'HUITRE FEMELLE.
CONTE.

A table hier, j'étais pour mon malheur
Près d'un convive à large face
Qui parlait peu, mais sa bouche vorace
Engloutissait sans frein et sans pudeur
Des huîtres qu'à grands frais et pour nous faire fête
Le maître du logis avait fait préparer.
Punir, tancer tout haut cet ogre malhonnête,
Nous n'osions, et le drôle allait tout dévorer.
Voici, pour le punir, ce qui me vint en tête.
Par un rhume importun trop long-tems affligé,
Mon estomac débile était encor chargé
D'un reliquat d'humeurs que je chassais sans peine.
Je pris mon tems; bientôt sans grand effort
Du flux de cette bile une écaille fut pleine;
Et quand notre goulu sur son assiette encor
S'empressait d'étaler la douzième douzaine,
J'y sus dans le même moment
Glisser mon huître adroitement
« A celle-ci, dit-il, je n'avais pas pris garde;
» Quelle est donc cette espèce? » Avec lui je regarde.
« Je la connais, lui dis-je; en Espagne, dit-on,

» Cette espèce est commune, en France on n'en voit
guères,
» Et d'huîtres *sans carcasse* elles portent le nom.
» Goûtez, goûtez, Monsieur. Ces huîtres étrangères
» Valent mieux ». Il me croit, et sans plus de façon,
Glock, mon villain par le cou se la passe.
Ensuite, après mure réflexion,
Il dit : « je suis, Monsieur, de votre opinion.
» L'huître commune est fade et sans goût ; je m'en lasse,
» Au lieu qu'un sel piquant relève celle-ci. »
» C'est pour les amateurs un grand régal aussi,
» Repris-je ; cependant cette huître blanche et pâle
» N'était qu'une femelle, et si j'avais voulu
» D'un mets plus rare encor étrenner un goulu,
» En prenant du tabac j'en aurais fait un mâle ».

LE GAUFFRIER.

CONTE.

Deux commensaux d'un même presbytère,
(Prêtres s'entend) un curé, son vicaire,
Ensemble unis, n'avaient qu'un même feu,
Même cuisine et même chambrière.
Notre curé qui pour certaine affaire
Depuis huit jours était absent du lieu,
Revient. « Hé bien, vicaire, en mon absence,
» Dites-le moi, tout s'est-il bien passé?
» —Fort bien, Monsieur. Mais soit par négligence,
» Soit pis encor, que sais-je? on a laissé
» Dans quelque coin la clef de notre cave;
» La clef maudite est encor à trouver.
» — La négligence est facile à prouver,
» Dit le curé d'un ton austère et grave.
» Je suis, Monsieur, bien fâché de cela;
» Mais elle était dans votre bréviaire,
» Elle y doit être encor, et.... la voilà ».
Qui fut penaud? ce fut notre vicaire.
Mais patience, il saura se venger.
Le bon pasteur, expert en goinfrerie,
S'occupait fort du plaisir de manger.
Biscuits, chaussons, fine pâtisserie,

Gauffres sur-tout étaient son grand régal.
Ce même soir, quel contre-tems fatal
De l'homme saint doit échauffer la bile !
Le gauffrier, précieux ustensile,
Trompe ses vœux ; il était égaré.
Que fera-t-on dans cette conjoncture ?
Chacun s'agite, inquiet, effaré ;
Margot reçoit un soufflet du curé ;
Tout est en l'air ; on cherche, on crie, on jure ;
La nuit se passe, on est désespéré.
Après huit jours, Margot cherchait encore.
Ce cher outil du pasteur gauffrivore
Par le vicaire enfin est déterré.
Qu'avec raison du succès il se vante !
Entre les draps du lit de la servante
Il a trouvé le moule desiré.
Qui fut penaud ? Ce fut notre curé.
Il était clair que le saint personnage,
Dans son grand lit donnant place à Margot,
Margot du sien ne fesait point usage.
L'abbé lui dit : « Mon cher pasteur, il faut
» Nous arranger et parler sans mystère.
» Buvez, mangez, vivez en papegot,
» Engauffrez-vous, *aimez* la chambrière ;
» Mais avec moi quittant le ton bigot,
» Pardonnez-moi l'oubli du bréviaire ».

TOUR DE SORCIER.

ANECDOTE HISTORIQUE,

Rapprochée de celle du Meûnier Sans-souci, *mise en vers par le citoyen* Andrieux.

Oui, *Fredéric* fut juste une fois, j'en convien,
Et graces au talent de son historien,
Le Meûnier *Sans-souci* vivra dans la mémoire.
Mais *Frédéric*, sur-tout, fut avide de gloire,
Et voilà le *problême* en tout point résolu (1).
Il pouvait être injuste, il ne l'a point voulu;
Fort bien; mais, dites-moi : n'est-il pas bien à croire
Qu'en remportant sur lui cette noble victoire,
L'habile *Frédéric*, mu par la vanité,
Ne voulait qu'être un jour en exemple cité?
On sait trop, quoi qu'en dise un vulgaire idolâtre,
Que ces vertus de Rois sont vertus de théâtre.
Ce sera l'entretien de la postérité,
S'est-il dit; et peut-être, un jour, quelque poète
Sur ce sujet s'exercera,

---

(1) La Nouvelle du citoyen *Andrieux* commence par ce vers :

L'homme est, dans ses écarts, un étrange problême.

De vers heureux l'embellira
Qu'en public on applaudira. . . .
S'il s'est dit tout cela, *Frédéric* fut prophète.
Mon héros n'aura pas un si brillant destin ;
Aussi de ses hauts faits ne ferai-je étalage.
Ce n'est rien qu'un bon tour qu'il fit à son voisin,
Et qui de ce voisin lui valut l'héritage.
Le fait est des plus vrais ; j'ai, pour le garantir,
Un auteur-femme, et, certe, elle n'a pu mentir (1).

La scène est en Anjou ; d'un château magnifique,
Monsieur *de Charnacé* s'y voyait possesseur.
Tout vis-à-vis était une maison rustique,
Humble toît qu'habitait un paysan tailleur,
Vrai tailleur de village, et peu riche en pratique,
Mais chicanier, têtu, craignant peu son seigneur.
La chaumière était juste au bout de l'avenue,
Semblait là mise exprès pour y masquer la vue.
On offrit un haut prix ; ce fut peine perdue.
Vainement monseigneur toujours enchérissait ;
Un *non* bien décidé toujours le repoussait ;
L'or du Pérou n'eût pu vaincre la résistance.
Charnacé ne veut pas user de violence ;
Il mande le tailleur ; celui-ci vient : « — *Colas !*
« — Plaît-il, monsieur ? — Tous deux nous sommes
» sans rancune.
» Parle : pour moi veux-tu travailler ? — Pourquoi pas ?
» — Mes gens sont sans livrée ; il faut leur en faire une

(1) L'anecdote est tirée des *Lettres originales de la Princesse de Bavière*, imprimées en 1788.

» Sur l'heure. Le tems presse, et presse tellement,
» Que pour parer d'avance à tout événement,
» Pour que rien du travail ne te puisse distraire,
» Il faut qu'en ce château prisonnier volontaire,
» Tu n'en puisses sortir qu'après l'ouvage fait :
» On te nourrira bien et payé... Laisse faire ;
» Tu me connais ; en tout tu seras satisfait.
» Dis, veux-tu ? — Si je veux ! *Colas* est pour l'ouvrage
» Toujours prêt. — Sieds-toi donc, sans tarder davan-
» tage,
» Et le prix qui t'attend passera ton espoir ».
Il dit : sans perdre tems, et de tout son pouvoir,
Voilà qu'aiguille en main le bon tailleur fait rage,
Cousaille nuit et jour, pendant que Monseigneur
Du tems, ainsi que lui, sait tirer avantage.
Vîte il fait démolir la maison du tailleur.
Mais de ce tout grossier les diverses parties
Sont, à cent pas de là, si bien réassorties,
Qu'on eût dit qu'un sorcier, aidé par le démon,
Avait là, tout d'un trait, transporté la maison.
C'est de Lorette, enfin, la seconde merveille.
A la pointe du jour *Colas* congédié
(Non sans avoir la nuit à plus d'une bouteille
Fait sauter le bouchon), ferme encor sur son pié,
Part, et d'un pas agile enfile l'avenue.
Quand il se voit au bout : « Je n'ai pas la berlue,
» Dit-il, frottant ses yeux. Suis-je égaré ? mais non.
» C'est bien là le chemin. Où diable est ma maison ?
» Elle était là. Je sens que je ne suis pas ivre ».
Un juste effroi déjà l'empêche de poursuivre ;
Il promène au hasard ses regards effarés.
Les objets par l'aurore enfin plus éclairés

Sur son terrain nouveau la lui font reconnaître.
Il se signe ; il ne peut rien comprendre à cela.
Le mur, l'auvent, la porte étaient comme ils sont là ;
Jusqu'aux sales lambeaux pendans à la fenêtre,
Tout sert à le tromper, tout lui dit : la voilà.
Il approche à pas lents, tant qu'il peut se rassure ;
Quoique la main lui tremble, il va dans la serrure
Porter sa clef. . . . . Il ouvre, et d'un œil inquiet,
Regarde du dehors. C'est son lit, son buffet,
De son dernier soupé c'est encor là le reste.
Il n'ose entrer pourtant, quand un certain fermier
Passe, et comme *Colas* fait l'étonné. « Malpeste !
» Ne vous y frottez pas, voisin. Quelque sorcier,
» Sans doute, vous en veut. C'est un sort, je vous jure ;
» Vous oseriez coucher dedans cette masure !
» Je ne le voudrais pas pour tout l'or... » Je vous crois,
» Dit *Colas* consterné ; mais de cette aventure
» Ne parlez pas, voisin. Ce même jour, je dois
» La vendre à Monseigneur bon prix ; la chose est sûre.
» En vous taisant, voisin, de grace, obligez-moi ».
L'autre jouait son rôle ; il promit de se taire.
On devine aisément comment finit l'affaire.
Passons. Si *Frédéric* a pu vous étonner,
Si mon héros n'a pas un si grand caractère,
Convenez qu'un Seigneur pouvait encor pis faire :
L'esprit d'invention se fait tout pardonner.

FIN.

465